

Quelques souvenirs d'histoire locale à propos du second concile œcuménique de Lyon de 1274

Depuis 1939, les conciles œcuméniques font l'objet d'un attrait particulier de la part des spécialistes de tous ordres : historiens, théologiens, publicistes.

On en connaît la raison, dit l'historien des conciles, M. René Metz : l'annonce faite à cette date, par le pape Jean XXIII, de réunir un tel concile.

Ces institutions que l'on tenait pour démodées, ont retrouvé tout à coup un regain d'actualité surprenant. Certes, on a écrit beaucoup sur le Concile "Vatican II", mais les conciles œcuméniques du passé n'ont pas été oubliés ; nombreuses sont les monographies qui leur ont été consacrées par de véritables historiens.

Ce n'est pas le cas de notre modeste étude, qui a pour seul but d'évoquer quelques souvenirs d'histoire locale peu connus, à propos de ce second concile de Lyon de 1274.

Cette grande assemblée chrétienne réalisa pour la première fois la réconciliation de l'Église latine et de l'Église grecque, depuis le schisme de 1054 (malheureusement, ce ne fut que pour un temps).

L'empereur d'Orient, Michel Paléologue, qui appelait de tous ses vœux l'union, y travaillait depuis un certain temps ; les intérêts de l'empereur coïncidaient avec les aspirations du pape Grégoire X, qui connaissait bien la situation (1). Il était en effet à Saint-Jean-d'Acre lorsqu'il apprit son élection au trône pontifical, il se trouvait à la croisade, en compagnie du prince Edouard, fils du roi d'Angleterre, neveu de Saint Louis et du comte Philippe de Savoie. On comprend que Grégoire X voulait mettre fin à la division des chrétiens et reconquérir la "Terre Sainte" ; il estimait qu'un concile serait le meilleur moyen pour atteindre ces deux buts, sans négliger la réforme de l'Église.

C'est pourquoi, dès le 27 mars 1272, le jour même de son couronnement à Rome, ce pape convoqua un concile général pour le mois de mai 1274 ; pour des raisons d'opportunité, il ne dévota le lieu de la rencontre, la ville de Lyon, qu'en avril 1273 (2).

(1) René Metz : **Histoire des Conciles**, 1964 p. 7.

(2) Id., p. 45 et M. Henrion : **Histoire de la Papauté**, 1832, 11, 101.

On était aux derniers jours du mois d'octobre de cette année, quand on apprit que le pape venant d'Italie, avait franchi le col du Mont-Cenis et se dirigeait vers Lyon, pour préparer l'ouverture du quatorzième concile œcuménique. Philippe de Savoie, qui avait longtemps administré le temporel de cet archevêché, sous le nom de "l'Élu de Lyon" avant d'être comte de Savoie, envoya à la rencontre du pape son bailli avec une escorte de chevaliers ; les archives racontent que ce bailli, aux étapes de Saint-Michel, d'Aiguebelle et de Montmélian « offrit de beaux poissons à la maison du pape et de plus petits à celle du comte » (3).

L'érudit historien savoyard, l'abbé Félix Bernard, qui rapporte cette anecdote, signale en même temps que le comte de Savoie avait récemment construit à Montmélian et à Aiguebelle d'importants viviers capables de conserver tous les poissons des lacs ou des rivières.

Quand on apprit que le Pape Grégoire X envisageait de s'arrêter à Montmélian « le bailli se hâta de faire recouvrir les maisons du château, de refaire l'escalier qui allait de la loge à la maison haute et de reconstruire la tour de guet placée sur la porte. On acheta de la paille pour recevoir le seigneur pape, ce qui coûta deux sols huit deniers. Et six bourgeois louèrent leurs maisons pour la suite du pape, ce qui coûta deux sols » (4).

Le château de Montmélian n'était pas en brillant état et son ameublement d'une simplicité monacale.

Tout le long des états de Savoie, le comte Philippe fit accompagner le pape Grégoire X ; bien mieux il voulut l'accueillir dans son château de Saint-Georges-d'Espéranche récemment achevé et que les textes contemporains qualifient de palais (palatium) (5).

Les comptes de la maison de Savoie, font allusion en 1273, au séjour de ce pape à Saint-Georges. L'archéologue anglais Taylor a relevé aux archives de Turin, les fournitures suivantes faites dans ce château à cette occasion : « Guillaume de Anzieu livra dix sommées de vin et l'on acheta pour neuf livres et six sols de pain à Perot Delsols » (6).

Philippe faisait volontiers sa résidence à Saint-Georges : il aimait y recevoir ses hôtes de choix. Dans ce "chastel", il avait accueilli, cinq mois auparavant, en juin 1273, Edouard d'Angleterre ; celui-ci, avec son cortège de chevaliers, revenait de la croisade où il avait rencontré Grégoire X. Le 25 juin 1273, se déroula à Saint-Georges une brillante cérémonie féodale : Philippe de Savoie prêtait solennellement hommage à son neveu, Edouard Ier, roi non encore couronné d'Angleterre. A cette fête assistaient de nombreux personnages des environs : parmi eux, l'archevêque de Vienne, Guy II d'Auvergne ou de Clermont, que nous retrouverons l'année suivante, en mai 1274, comme signataire du concile

(3 et 4) Abbé Félix Bernard : *Histoire de Montmélian*, 1956, p. 57.

(5 et 6) A. J. Taylor : *The Castle of Saint-Georges*, p. 38.

110

œcuménique de Lyon.

Ce concile avait été convoqué pour examiner les conditions dans lesquelles pouvait être effectuée la réunion des Eglises grecque et latine.

De l'archevêché où il résidait, Grégoire X envoya, le 15 novembre 1273, des lettres aux autorités religieuses et civiles, leur demandant de délivrer un sauf-conduit aux envoyés de l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, pour faciliter leur route (7).

Malheureusement, quelques membres de la délégation byzantine, qui avaient pris le bateau, périrent en mer, à la suite d'un naufrage et Saint-Thomas d'Aquin mourut le 7 mars 1274 en se rendant à Lyon pour répondre à l'appel du pape (8).

Ouvert le 7 mai 1274, le concile tint ses séances, comme le précédent de 1245, dans la cathédrale Saint-Jean. Grégoire X assurait la présidence, assisté des patriarches latins de Constantinople et d'Antioche.

L'assemblée fut clôturée après six séances, le 17 juillet : les ambassadeurs de l'empereur d'Orient étaient arrivés à la quatrième session, en présentant de sa part des lettres déclarant qu'ils se rangeaient dans la foi de l'Eglise romaine, en particulier sur la procession du Saint-Esprit (c'est pour cela qu'on ajouta au symbole de Nicée ces paroles : " filioque procedit "). L'éventail des membres de l'assemblée étaient plus nombreux qu'au concile précédent : on y trouvait cinq cardinaux, soixante-dix archevêques ou prélats et cinq cents évêques ; en plus des évêques, des abbés, des délégués des chapitres et des ordres monastiques, des grands-maîtres des ordres des Hospitaliers et des Templiers figuraient des représentants des rois de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Sicile et même le roi Jacques d'Aragon, lui-même.

Plusieurs textes de l'époque signalent le passage à Vienne, puis à Saint-Symphorien-d'Ozon « de Jacques d'Aragon, qui allait au concile de Lyon », les 29 et 30 avril et le 1^{er} mai 1274 (9).

Le 4 juillet se présentaient aussi seize Géorgiens, qui se disaient députés d'Abaga, grand Khan des Tartares, à qui le pape avait adressé une invitation et même un roi d'Arménie.

**

Ce concile fit de la bonne besogne : l'union des Eglises latine et grecque en fut la principale ; elle fut réalisée au cours de la quatrième session, le 6 juillet. Un grand théologien, Saint Bonaventure, mourut après avoir exercé une influence bienfaisante pour le rapprochement, en ce temps, des Eglises.

(7) *Regeste dauphinois*, n° 11.236.

(8) Moreri : *Dict. Histor.*, éd. 1759, VI, 538.

(9) *Reg. dauph.*, n° 11.291.

110

Ainsi le schisme grec, qui durait depuis 270 ans prenait fin. Par malheur, cet heureux événement n'était pas définitif, mais en attendant, c'était l'allégresse populaire.

Péridaud raconte, à ce sujet, qu'à Lyon, Jean Le Grix, curé de Saint-Pierre et de Saint-Saturnin, qui avait occupé à ce que l'on croit, les fonctions de promoteur du concile, éprouva une si grande joie à la réunion des Grecs et des Latins, qu'il fonda à perpétuité deux processions, l'une à l'Île-Barbe et l'autre à la chapelle du Pont du Rhône.

Ces pèlerinages devaient être suivis d'une distribution de pain aux pauvres et d'une fête populaire (danse). Cette fête fut remplacée dans la suite par des illuminations et un feu d'artifice, que la crainte d'accidents obligea le Consulat d'abolir en 1730 (10). Le Concile de 1274, dit Louis Bréhier, était à la fois un triomphe pour la papauté et pour les partisans de la Croisade ; le pape obtint des évêques, réunis en concile, pendant six ans le décime pour celle-ci : le roi Philippe III, la reine, beaucoup de prélats et de barons promettaient de se "croiser". Grégoire achevait son œuvre de pacification en amenant Charles d'Anjou et Michel Paléologue à conclure une trêve... Rien ne faisait obstacle, semblait-il à la délivrance de la Terre Sainte (11).

Pour toutes ces raisons, ce concile a fait partie de ces assemblées chrétiennes que l'on a appelées "conciles d'union", dit M. René Metz, qui ajoute : « la cause œcuménique est également en bonne voie depuis le concile Vatican II ». La discussion d'un schéma à ce sujet « constitue un événement œcuménique », déclare un observateur protestant, le professeur Cullmann. Un premier pas dans le chemin de l'œcuménisme a été fait de la part du pape : la voie est désormais ouverte. Le patriarche Athénagoras et le pape Paul VI se sont quittés le 6 janvier 1964 « sur l'espérance de nouvelles rencontres ».

Il n'y a pas de raisons de croire que les rencontres se limiteront aux Eglises orientales (12).

**

Pour conclure cette étude d'histoire locale, signalons que les séances du concile terminées, Grégoire X resta encore plusieurs mois dans sa bonne ville de Lyon ; de là, il alla à Lausanne, en octobre 1274, rendre visite à Rodolphe de Habsbourg, nouvellement élu empereur. Son adhésion au concile devait entraîner celle de toute l'Allemagne. Le pape se rendit également à Beaucaire, où il obtint du roi d'Aragon, Alphonse IX, qu'il se désistât de ses prétentions impériales ; c'était la réconciliation des Guelfes et des Gibelins et la paix assurée dans toute l'Italie (malheureuse-

(10) Péridaud : Notes et docum. pour servir à l'Hist. de Lyon, p. 51.

(11) Bréhier : l'Eglise et l'Orient au Moyen Age, p. 241.

(12) René Metz : Hist. des Conciles, p. 122.

(13) Bréhier : op. cit., p. 280.

ment des divisions devaient éclater de nouveau après la mort de Grégoire X) (13).

Sur le plan local, le pape profita de son séjour à Lyon pour mettre fin aux animosités sans cesse renaissantes des habitants de la ville contre leurs chanoines, qui prétendaient représenter les anciens comtes de Lyon (14). Il agit de même pour réduire les difficultés qui régnaient dans l'Eglise de Vienne (15).

Grégoire X quitta définitivement Lyon le 14 mars 1275, mais avant de regagner l'Italie, il alla de nouveau rendre visite à son ami, le comte Philippe de Savoie, dans son château de Saint-Georges-d'Espéranche, où les textes de l'époque signalent sa présence le 18 janvier 1275.

De retour en Italie, ce pape choisit pour résidence la ville d'Arezzo, où il mourut le 10 janvier 1276. C'est au dôme de cette ville que se trouvent la tombe et le monument de Grégoire X, ce grand pape qui a laissé la réputation d'un saint après un pontificat qui, cependant, n'a pas duré quatre ans (16).

On a dit de lui, déclare l'abbé Mouret « qu'avec Saint Louis, il représente le mieux le christianisme social de cet âge » (17).

Docteur Joseph Saunier.

(14) Péridaud : op. cit., p. 51.

(15) Reg. Dauph., nos 11.251 et 11.296.

(16) Ferhand Hayward : Hist. des Papes, 1953, p. 227.

(17) Abbé Mouret : Hist. de l'Eglise, IV, 226.

à ses collaborateurs,
à ses correspondants,
à ses abonnés,
à ses annonceurs,
à ses lecteurs,
à ses nombreux amis,

"Évocations"
présente ses meilleurs vœux
pour 1967